

tre ; mais toutes convergeaient sur un seul point et s'y réunissaient.

A minuit, le vaste cirque naturel formé par les gorges de Franchart était occupé par un bivouac où s'alignaient plus de deux mille voitures, rangées méthodiquement par groupes de famille et occupant le fond de l'amphithéâtre.

Ce camp était gardé au loin par des postes armés, dont la mission était d'arrêter qui que ce fût ; un peloton de la gendarmerie d'élite, chargé de la police spéciale des résidences impériales fût, dit-on, démonté cette nuit-là, fait prisonnier et gardé jusqu'au matin.

Les gitans qui arrêtaient ainsi les gendarmes avec une rare adresse, étaient déguisés en paysans : on les prit pour des braconniers, et les villages des alentours furent fouillés à fond pendant plus de huit jours sans amener de découvertes.

D'autre part, les *garderies* étaient surveillées par d'habiles jeunes gens des tribus qui voyant sortir un garde pour sa ronde de nuit, s'arrangeaient de façon à l'attirer loin de Franchart par des bruits insolites.

Bref, la grande armée des bohémiens était bien défendue et nul ne pouvait pénétrer jusqu'à elle.

Sous la lune, on la voyait grouiller autour de ses feux allumés malgré les défenses formelles de l'autorité ; la gorge s'éclairait de rouges lumières des bûchers rôtissant des moutons entiers ; c'était fête solennelle pour les tribus, il s'agissait de donner un chef à la nation, on devait nommer un roi ou une reine.

Pendant que les femmes préparaient le repas, les hommes allaient d'un foyer à un autre, se visitant, se consultant, se renseignant, engageant des affaires, mariant leurs filles et leurs fils, faisant des alliances et des échanges, concertant des plans d'attaque contre la société.

C'était à la fois une foire et un congrès ; c'est là qu'un observateur aurait pu se rendre compte des immenses ressources de ces tribus mendiantes.

A voir passer ces hordes, on se demande de quoi elles vivent.

Peu ou point de travail, partant peu ou point de salaire, quelques aumônes, une maigre recette par la vente des paniers d'osier, moins de rapines qu'on ne l'imagine, il n'y a pas là de quoi faire subsister ces familles errantes.

Tantôt c'est un enfant gênant à enlever, tantôt c'est un vol considérable à accomplir ; d'autres fois il s'agit d'incendier un château et souvent même ces bandes sont chargées d'épionner une région, comme il est arrivé pour la France en 1868 et 1869.

Toutes ces affaires se traitent dans la grande assemblée qui se tient tous les deux ans, soit dans un lieu, soit dans un autre.

Lorsque le chef meurt, c'est dans cette réunion qu'il est procédé à l'élection de son successeur.

Plusieurs fois, en ce siècle, Franchart a été le théâtre de ce *Champ de Mai* nocturne des gitans de France.

Le cadre du reste en est admirable.

Qu'on se représente une chaîne de rochers sauvages, abrupts, entassés dans les po-es les plus hardies et décrivant une vaste enceinte. On dirait des arènes bâties par des Titans ; les gradins gigantesques s'étagent jusqu'aux cimes et vont par lignes brisées, rompues inachevées, mais suffisamment indiquées, aboutir à une voûte naturelle surplombant une sorte de loge assez vaste pour contenir une certaine de personnes : les blocs de granit qui la couvrent forment des masses effrayantes dont les équilibres risqués donnent le frisson : on tremble d'être, en passant dessous, écrasé sous ces formidables monolithes dont un seul, débité en moellons, suffirait à construire un monument.

Il était près de deux heures du matin ; la lune éclairait le camp pittoresque des Bohémiens.

Les chefs de famille avaient terminé leurs visites,

donné leurs mots d'ordre, conclu les traités, terminé leurs affaires ; on les vit alors se diriger lentement un à un vers la grotte des Druides.

Tous s'assirent sur les bancs de pierre ; ils étaient cent vingt-trois environ ; parmi eux, quelques femmes.

Des torches flambèrent bientôt sous la voûte et s'illuminèrent. Étranges étaient tous ces visages ! les uns encadrés de cheveux blancs et jeunes encore d'expression sous les barbes argentées, rappelaient les types orientaux des patriarches que Delaroche a crayonnés dans sa Bible. D'autres, dans la force de l'âge, hardis, intelligents, semblaient frottés de civilisation ; mais ce n'était là qu'un vernis.

Deux heures étant marquées par les étoiles, tous se levèrent et se tournèrent vers l'Orient ; au même moment les tribus rangées par ordre imitaient ce mouvement dans la plaine, et tout ce peuple salua par trois génuflexions les trois étoiles dans lesquelles ils prétendent reconnaître les trois guides qui leur ont été donnés lors de leur dispersion dans l'Inde ; comme tous les peuples chassés par l'invasion et errants, ils attendent un Messie, un libérateur qui leur redonnera la terre des ancêtres.

Cette triple prosternation accomplie, les chefs, dans la grotte, formèrent le cercle autour du trône vide ; la foule, dans la plaine, s'assit avec le plus profond silence sur les pierres dont le sol était jonché.

La nation attendait son roi qu'un vote solennel allait proclamer.

Parmi les chefs assemblés sous cette voûte qui avait vu les étranges mystères du culte sanglant des Druides, le plus ancien prit la parole et dit :

— Frères, dans la dernière assemblée, quelqu'un de nous commandait. Où est-il ?

Un jeune homme s'avança, tenant un anneau à la main ; il le montra à toute l'assemblée dans les rangs de laquelle courut un long frémissement, car cet anneau était l'emblème du souverain pouvoir et nul roi au monde n'a plus d'autorité que celui des gitans.

Quoi qu'il commande, il est obéi.

L'anneau est le symbole de cette royauté absolue et cet anneau brillait aux lueurs des torches ; ce jeune homme qui le portait dit simplement :

— Mon père, qui nous commandait tous, mon père, choisi par vous, mon père qui a bien régné, est mort de mort naturelle, je le jure sur les trois étoiles qui guident la nation.

Le jeune Bohémien déposa l'anneau sur le trône et dit :

— Qu'il soit à celui que vous désignerez.

Il s'éloigna : il se fit un silence profond.

Dans la vallée, la foule muette attendait la décision des anciens ; dans la grotte, ceux qui aspiraient au pouvoir suprême, étaient sous l'étreinte des violentes émotions qui secouent l'ambitieux en ces heures de crises.

Et tout un peuple était là, tenant des assises solennelles, foule immobile et sans voix, bizarrement éclairée par les feux mourants.

C'était un spectacle saisissant qui faisait songer aux mystérieuses assemblées qu'aux premiers âges les nations gauloises formaient dans cette gorge mystérieuse.

Un homme sous la voûte, rompit enfin le silence ; c'était un candidat.

L'usage était d'accorder la royauté à celui qui offrirait à son peuple la plus belle perspective d'avenir, le plus d'or à recueillir.

— Frères, dit-il, je sais où l'on pourra certain jour trouver deux millions, trois peut-être, dans l'incendie d'une maison de banque.

Il se tut, cédant la place à un autre.

— Moi, dit celui-ci, je suis certain de pouvoir enlever les diamants d'un prince régnaat ; c'est une affaire de